



**MÉTALINGUISTIQUE &
ÉPILINGUISTIQUE
EN LINGUISTIQUE ÉNONCIATIVE**
Colloque international
17 & 18 janvier 2019

⋮ APPRENDRE ⋮ INVENTER ⋮ COMPRENDRE

Un exemple des « farfouilles » de l'épilingue : des adverbes de quantité pour construire de la condition

Sarah de Vogüé

Paris Nanterre - Modyco

Sur le concept d'épilinguistique proposé par Antoine Culioli, plusieurs interprétations circulent. Certaines mettent l'accent sur ce qui serait la nature inconsciente de l'épilinguistique, lui conférant une dimension psychanalytique, pour le rapporter à ce que peuvent être les voies de l'inconscient. Pourtant, les gloses et les explicitations, qui sont tout ce qu'il y a de plus explicite et conscient, et dont on ne voit pas en quoi elles relèveraient de l'inconscient, sont bien données comme des productions de l'activité épilinguistique.

D'autres interprétations rapportent l'épilinguistique à ce qui serait une version moins scientifique du discours métalinguistique sur la langue, et en font à ce titre une des formes de ce que l'on appelle folk linguistique, constituée des représentations que les sujets parlants se font plus ou moins spontanément de leur activité énonciative.

On voudrait soutenir une interprétation toute différente, qui place l'épilinguistique au cœur de l'activité langagière : l'activité langagière procède d'un travail épilinguistique, à l'œuvre dans tout agencement de marqueurs, et se manifestant dans le foisonnement des relations qui sous-tendent ces agencements. S'il se rapporte à un inconscient, c'est à un autre inconscient que celui de la psychanalyse : Culioli fait référence au « nouvel inconscient » du neurophysiologue Lionel Naccache décrivant les milliards de connexions à l'œuvre à chaque instant dans le cerveau.

On fondera cette interprétation sur la lecture des textes de Culioli sur la question, en interrogeant notamment les textes plus récents publiés dans le Tome 4 *Tours et Détours* : on s'intéressera ainsi à ce qui y est dit sur la « farfouille, bafouille, fouille » puis plus loin sur ce qui « touille » (239-240), pour décrire le travail de formulation et d'ajustement qui est à l'œuvre derrière les agencements de marqueurs.

Cette analyse sera mise à l'épreuve de données bien connues, qui sont relatives à l'expression de la condition en français. Les formes mobilisées dans le champ de la condition ont déjà été décrites par de Vogüé (2001,2013) comme procédant de l'activité épilinguistique. L'objectif de la communication sera d'évaluer cette analyse à l'aune du cas particulier des locutions qui utilisent des mots de quantité : *pour peu que, pour autant que, dans la mesure où*, avec une incursion du côté de l'anglais *inasmuch as*. Dans cet emploi particulier de mots de quantité, on pourrait voir, à l'instar de Bat-Zeev Shyldkrot (1995), un effet de la forme de grammaticalisation où des mots sortent de la sphère intrapredicative pour en venir à marquer une construction énonciative. On soutiendra plutôt que c'est une propriété constitutive de l'énonciation que de procéder d'opérations de mesure, où le sujet se trouve engagé, ces mesures consistant à rapporter un état existant à un dire, qui le décrit « dans une certaine mesure ». Que cette mesure induise des conséquences, c'est ce qu'expriment par ailleurs les structures que la grammaire traditionnelle appelle subordonnées consécutives, dont on sait qu'elles sont en fait construites comme des corrélations, s'appuyant sur un intensif (*il est si triste qu'il me fait pitié*). C'est aussi ce qui ordonne le champ de valeurs du verbe *suffire*, qui à la fois renvoie à une affaire de quantité et permet d'exprimer les implications conditionnelles (p *suffit* à q). Les propriétés se mesurent aux changements d'état qu'elles induisent : derrière des locutions comme *pour peu que*, ou derrière les corrélations consécutives, c'est une forme de savoir sur le monde

qui ainsi s'exprime. Et les locuteurs qui utilisent une telle locution mobilisent ce savoir pour formuler autant que faire se peut la relation de condition qu'il s'agit de construire. Derrière les formulations ainsi produites, venant inventer les formulations que sont ces locutions, ce n'est pas la grammaticalisation qui est à l'œuvre, mais l'activité épilinguistique des sujets.

BAT-ZEEV SHYLDKROT H. (1995), « Subordonnées circonstancielles et dépendance sémantique. Comparaison, concession et condition : grammaticalisation et sens des connecteurs », *Faits de langues* 5, 145-154.

CULIOLI A. (1980 (1999)), « Quelques considérations sur la formalisation de la notion d'aspect », *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 2, Ophrys, 145-158.

CULIOLI A. (2001a(2018)), « J'allais me laisser faire, peut-être ! », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome IV, Lambert-Lucas, 165-177.

CULIOLI A. (2001b(2018)), « Heureusement ! », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome IV, Lambert-Lucas, x-136.

CULIOLI A. (2002a, (2018)), « A propos de même », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome IV, Lambert-Lucas, 149-164.

CULIOLI A. (2002b(2018)), « Je veux », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome IV, Lambert-Lucas, x-yy.

CULIOLI A. (2003 (2018)), « Sur un schéma de consécution », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome IV, Lambert-Lucas, 137-147.

CULIOLI A. (2008, (2018)), « Nouvelles variations sur la linguistique », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome IV, Lambert-Lucas, 39-59.

CULIOLI A. (2013/2018), « Un témoin étonné du langage » (entretien avec D. Ducard), in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome IV, Lambert-Lucas, 212-255.

CULIOLI A. (2010/2018), « Variations sur la rationalité », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome IV, Lambert-Lucas, 2x-38.

CULIOLI, A. & NORMAND, C., 2005, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys.

DE VOGÛÉ S. (2001), « L'épilangue au pied de la lettre. À propos du concept grammatical de condition », *Le gré des langues* 16, 9-48.

DE VOGÛÉ S. (2013), « Invariance contre grammaticalisation: à propos des variations dans le champ de la condition », *Langages* 190, 81- 99.

La représentation graphique et personnelle de la durée repérée : de l'épilinguistique au métalinguistique en classe de seconde.

**Agnès Leroux et Virginie Plessis,
Paris Nanterre – CREA**

Nous proposons de présenter une expérience d'enseignement apprentissage de l'anglais par des francophones, qui articule linguistique, épilinguistique et métalinguistique, menée en classe de seconde.

L'expérience que nous voudrions présenter, s'est donné pour but de mieux comprendre les mécanismes à l'œuvre dans l'acquisition et la manipulation d'une structure langagière de l'anglais très souvent mal maîtrisée par l'apprenant francophone : l'expression, soit avec *for* soit avec *since*, d'une durée repérée — *I've been playing football for 5 years/I've been playing football since I was seven*, ou même *I've lived in Paris for 12 years*, donnant lieu le plus souvent à **I play football since five years, *I play since I am seven*, etc.

Cette compréhension des processus cognitifs internes à l'apprenant par l'enseignant s'est appuyée sur la production par les élèves d'un dessin, censé représenter le déroulement chronologique d'un récit étudié en classe. Tâche présentée comme « activité de compréhension », elle devait permettre à l'enseignant d'accéder à l'activité épilinguistique des élèves, future base de remédiation aux erreurs. Cette représentation (allant de la BD à la frise chronologique, de gauche à droite ou de haut en bas, droit ou sinueux), a été, suite à discussion en classe, transformée en un schéma topologique commun, destiné à supplanter une représentation mentale trop fortement influencée par le système à la fois linguistique et métalinguistique de la L1. Ce premier schéma topologique est envisagé comme une articulation entre la représentation de l'activité épilinguistique de l'apprenant, et la conception d'un système métalinguistique mis au point en classe. Une nouvelle discussion a en effet donné lieu à une version modulable individuellement ou collectivement du schéma topologique, dessinée sur un panneau A3, et auquel les élèves ont eu recours toute l'année lors de la production d'énoncés en anglais impliquant l'expression d'une durée repérée.

Cette expérience a été menée sur deux classes de seconde, un groupe test et un groupe témoin, d'un même lycée de Fontainebleau, et s'est étendue sur neuf mois de l'année scolaire 2017-2018, de l'évaluation diagnostique en septembre jusqu'à l'évaluation sommative en mai.

Nous espérons montrer deux choses essentielles à nos yeux :

- l'objectivation d'une activité épilinguistique inconsciente par le dessin devrait permettre aux apprenants d'envisager l'interface entre l'anglais et le français autrement que comme une correspondance terme à terme entre *since* et *depuis* ;
- la manipulation des deux langues à partir d'un support non verbal devrait les amener à prendre confiance en eux, et à se détacher d'une représentation langagière autocentrée, pour comprendre les mécanismes à l'œuvre dans les agencements de marqueurs anglais qui expriment une durée repérée.

Ces observations et cette remédiation se donnent pour cadre linguistique la TOPE (Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciative), et tentent d'amener l'apprenant à envisager la construction du sens comme le résultat de l'interaction de plusieurs marqueurs (present perfect, aspect lexical, temps grammatical et groupe prépositionnel en *since* ou *for*) dans un contexte donné, grâce à la mise en œuvre puis à l'appropriation d'une activité métacognitive en classe de langue.

Quelques références :

AURNAGUE, Michel. *Les entités spatiales et leur catégorisation dans la langue et la cognition*.

Des propriétés linguistiques et leur formalisation aux processus de traitement par l'adulte et l'enfant, 1 janvier 2005.

AYOUN, Dalila, et SALABERRY M. Rafael. «Acquisition of English Tense-Aspect Morphology by Advanced French Instructed Learners», *Language Learning* 58, no 3, 2008, p. 555-95. <https://doi.org/10.1111/j.1467-9922.2008.00450.x>.

BACHELARD, Gaston. *La Formation de l'esprit scientifique*. Paris, Vrin, 1938.

BLANCHET, Philippe, et CHARDENET Patrick, *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures*. Archives Contemporaines, 2011.

BRONCKART, Jean-Paul. *Repenser l'enseignement des langues: Comment identifier et exploiter les compétences ?* Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2017.

NARCY-COMBES, Jean-Paul, « La correction dans l'enseignement/apprentissage des langues :

un problème malaisé à construire », *Recherche et pratiques pédagogiques en langues de spécialité*. Cahiers de l'Apliut, no Vol. XXVIII N° 3, p. 26-38. <https://doi.org/10.4000/apliut.78>. SALABERRY, M. Rafael, et YASUHIRO Shirai, *The L2 Acquisition of Tense Aspect Morphology*, John Benjamins Publishing, 2002.

TRÉVISE, Anne, *Le prétérit, ce passé pas si simple*, FIED, Erasme, 1990.

Métalinguistique et épilinguistique en français langue étrangère des niveaux autonomes mais corrélables

Sandrine Aguerre, Université Bordeaux Montaigne, CLLE ERSSàB

(UMR 5263) & Henri Portine Université Bordeaux Montaigne, Telem (EA 4195)

Notre proposition de communication comportera deux approches reliées des modes de la représentation du sens et de la structuration des énoncés en français par des sujets allophones : une approche théorique et une approche empirique fondée sur des corpus, chaque approche nourrissant l'autre.

Alors que la logique utilise les termes de langage-objet et de métalangage pour désigner deux emplois différents (en anglais, *use* et *mention*), en linguistique, nous avons, d'une part, en français, le choix entre *métalangage* et *métalange* et, d'autre part, les noms *métalangage* / *métalange* face à l'adjectif *métalinguistique*. À ces trois termes, Antoine Culioli a ajouté *épilinguistique* (activité non consciente) à l'époque du « séminaire BCG » (début des années 1970, séminaire « Bresson, psychologue – Culioli, linguiste – Grize, logicien »), c'est-à-dire à une époque où Culioli, en avance sur les travaux mêlant cognition et linguistique (à partir du début des années 1980), voyait la linguistique comme en interaction avec la logique et avec la psychologie cognitive. Ce fait est important pour les fondements d'une linguistique énonciative.

Nous nous appuyerons sur trois corpus en français obtenus avec des locuteurs allophones en contexte d'apprentissage du français (nous reprendrons aussi d'autres données plus anciennes) :

- un corpus d'entretiens qui nous permet de mettre en évidence comment des apprenants allophones du français mettent en place leurs représentations du genre en français en s'appuyant sur des processus épilinguistiques et métalinguistiques ;
- un corpus d'activités pédagogiques qui nous fournit des données sur les constructions métalinguistiques des apprenants et leur appropriation d'un métalangage « officialisé » ;
- un corpus d'entretiens sur la reformulation d'énoncés qui nous donne des éclaircissements sur les usages épilinguistiques d'apprenants allophones.

La présentation de nos résultats sera encadrée par des réflexions théoriques prenant en compte la formation des concepts d'activités métalinguistiques et épilinguistiques. Nous serons ainsi conduits à aborder différentes questions :

- comment *activités métalinguistiques* et *activités épilinguistiques* relèvent d'un « feuilletage énonciatif » avec des interpénétrations des deux niveaux mais aussi, certainement, des effets de seuil qui éclairent la distinction entre métalinguistique (conscient, structuré et pré-formalisé) et épilinguistique (non conscient ou affleurant seulement à la conscience, peu structuré, non formalisé) ;
- comment *métalangage-métalange* relèvent d'une stabilisation (et donc d'un état) mais avec des phases de processus de constitution face à *épilinguistique* qui relève uniquement du processus ;

- comment le plan épilinguistique intègre des éléments de correction portant sur la forme, des éléments sociolinguistiques, des recherches d'adaptation à la situation et au contexte et, parfois, des considérations rhétoriques ;
- sachant que le couple *métalangage-métalangue* (nous discuterons cette dualité) n'a pas de correspondant *épilangue-épilangage*, nous aurons toutefois à nous interroger sur une notion d'*épilangage individuel* présentant des rapports avec le langage intérieur, type Vygotski.

Ces investigations sur les modes de la représentation du sens et de la structuration des énoncés en français par des sujets allophones seront complétées par quelques incursions en anglais et dans d'autres langues et par la prise en considération de certains faits historiques (comme la définition par Aristote, au 4^{ème} siècle AEC, du verbe comme « mot-temps » et la notion d'aoriste chez Port-Royal au 17^{ème} siècle, face à la constitution de la catégorie « TAM » au 20^{ème} siècle).

La représentation métalinguistique de l'alternance causative – ergative : hypothèses descriptives

Márcia Romero

Université Fédérale de São Paulo

Un phénomène semantico-syntaxique qui touche un nombre considérable des verbes en portugais brésilien est celui de l'alternance verbale, comme celle que l'on observe dans les exemples « (1) João quebrou o vaso / (2) O vaso quebrou. », où l'argument « o vaso » [le vase] est l'affecté. Il faut dire que la traduction en français ne rend pas nécessairement compte de cette alternance, au sens où les exemples « João a cassé le vase / Le vase s'est cassé (Le vase est cassé) » traduisent le verbe « quebrar », conjugué à la 3^e personne du *prétérito perfeito simples* (« quebrou »), par deux structures différentes, l'une avec une forme composée, l'autre avec une forme pronominale (ou participiale). Cette alternance, décrite dans les travaux du champ de la sémantique lexicale comme alternance *causative – ergative* (CIRÍACO, 2009; CIRÍACO, CANÇADO, 2009; CANÇADO, 2010), part du principe que les verbes qui l'admettent ont la propriété d'intégrer des constructions transitives d'ordre causative, en rapport avec la présence d'un argument sujet déclenchant le changement d'état du complément objet d'une façon non intentionnelle (ce qui est décrit comme la propriété de présenter un « déclencheur sans contrôle »). Notre but est de montrer que la question de l'alternance causative – ergative, bien qu'elle semble être en rapport avec cette propriété, est un phénomène qui se fonde sur un ensemble de spécificités liées aux effets du jeu entre quantité et qualité. En effet, en prenant comme illustration principale le verbe « quebrar » (ROMERO, 2018), l'on observe qu'une partie des énoncés construits avec ce verbe se prêtent à cette alternance, justement ceux qui se construisent sous le mode QNT-QLT. Des énoncés construits sous les modes QNT et QLT n'alternant pas (*cf* respectivement « Il quebrou a rotina » [Il a cassé la routine] et « Ele quebrou sua palavra » [Il n'a pas tenu sa parole]), nous nous demandons s'il est possible de soutenir que ce verbe est alternant. Le même phénomène s'observe dans le cas d'autres verbes, comme c'est le cas de « romper », où l'alternance n'est possible qu'avec des énoncés construits sous le mode QNT-QLT (« A inundaçãõ rompeu o cano » / « O cano rompeu » (« L'inondation a rompu le tuyau » / « Le tuyau (s')est rompu »). Par ailleurs, d'autres verbes qui ne sont pas considérés comme alternants – et cela parce qu'ils ont un argument « agent » (« déclencheur/contrôle », selon CANÇADO, 2010), comme c'est le cas de « cortar » –, admettent cette alternance, comme

nous montre l'énoncé « Minha pele cortou ontem, na perna » [Ma peau s'est déchirée hier, dans la jambe]. Il y a donc un phénomène alternant, attesté surtout avec l'emploi du *pretérito perfeito simples*, qui s'observe dans des énoncés construits sous le mode QNT-QLT, où le sujet des constructions SVO ne fait pas partie des paramètres constitutifs de l'identité sémantique verbale. Cela permettrait, parmi d'autres facteurs à être également discutés pendant notre présentation et qui sont liés plutôt au fonctionnement du temps verbal, l'ergativité.

CANÇADO, M. (2010) Comparando alternâncias verbais no PB: *cortar o cabelo e quebrar o braço*. Revista Letras, Curitiba, n. 81, p. 33-60, maio./ago. 2010. Editora UFPR.

CIRÍACO, L. (2009). Transitividade dos verbos alternantes: uma proposta semântica. Revista do GEL. São Paulo, v.6, n. 2, p. 36-60, 2009

CIRÍACO, L.; CANÇADO, M. (2009) A alternância causativo-ergativa no PB. Matraca. Rio de Janeiro, v. 16, nº 24, p. 216-230.

ROMERO, M. (2018) À propos des modes de signifiante : le littéral et le figuré revus par le jeu notionnel. Dans BÉDOURET-LARRABURU, S. ; COPY, C. L'épilinguistique sous le voile littéraire. Antoine Culioli et la TO(P)E. Pau, PUPPA, v.1, p. 289-318.

Le métalinguistique et les méta-opérations dans la perspective de la linguistique du portugais européen

Helena Topo-Valentim

Universidade NOVA de Lisboa UNL - CLUNL

Cette présentation vise à engager une réflexion sur la manière dont il est recouru aux concepts de *métalinguistique* et de *méta-opération* en linguistique du Portugais européen (PE). Cette étude portera notamment sur le cas des études descriptives et explicatives développées dans le cadre du groupe de recherche au CLUNL (Centre de Linguistique de l'Universidade NOVA de Lisboa), ainsi que sur les formes et les constructions linguistiques marqueurs de valeurs temporelles, aspectuelles et modales.

Au vu des phénomènes linguistiques en cause, on note en dehors de la prolifération de termes selon les perspectives théorico-méthodologiques, des glissements conceptuels derrière certains des mots souvent présentés comme universels. Pour la description du fonctionnement du langage et, en particulier, de certaines formes spécifiques au Portugais Européen (formes de discours, temps et modes grammaticaux), la Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives représente, plus qu'une théorie, un programme de travail dont la cohérence est due à la vision opératoire des concepts et, par nature, à la perspective énonciative du fonctionnement de la langue.

Épilinguistique, métalinguistique et terminologie grammaticale : Réflexions à partir de l'élaboration de la nomenclature grammaticale de 1910

Aurélia Elalouf,

Université de Strasbourg, LiLPa (EA 1339)

Un « adverbe » est-il un mot que l'on joint à un verbe ? Un « pronom » est-il un mot que l'on met à la place d'un nom ? Un « verbe actif » est-il un verbe qui exprime un sens actif ? Ces questions mettent en évidence le problème de la motivation et de la transparence des termes grammaticaux. Du point de vue du grammairien, un terme est « motivé » dès lors

qu'il s'affranchit (plus ou moins complètement) de l'arbitraire de la langue courante. Du point de vue du maître et des élèves, un terme est « transparent » dès lors que l'on peut s'appuyer sur sa forme pour deviner son contenu conceptuel. Le choix des termes par le grammairien, leur enseignement par le maître, leur apprentissage par les élèves nous intéressent ici en ce qu'ils rencontrent la problématique de l'épilinguistique et du métalinguistique. L'activité de terminologie grammaticale est proprement métalinguistique : manier les termes grammaticaux, c'est s'arracher à l'expérience langagière quotidienne pour penser et décrire (à l'aide d'un vocabulaire spécialisé) la langue comme un objet d'analyse. Pour autant, il semble bien que les usagers ne peuvent se départir complètement, dans leur maniement de la terminologie grammaticale, d'une part d'intuition induite par le fait que la métalangue n'échappe pas aux contraintes des langues naturelles. Comme le dit Culioli (1968 : 110), « toute unité de langage, même métalinguistique, est forcément engagée et ambivalente : *passif* par exemple peut être un métaterme, mais il est en même temps surchargé de contenus intuitifs ».

L'objet de cette communication est de s'interroger sur l'importance des représentations épilinguistiques et métalinguistiques dans le choix des termes grammaticaux utilisés pour enseigner le français. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur les analyses menées à bien dans le cadre de notre thèse (Elalouf, 2017). Nous confronterons ainsi les points de vue de différents protagonistes ayant pris part aux débats et discussions qui ont alimenté l'élaboration de ce qu'on peut appeler « la première nomenclature grammaticale officielle en France » – nomenclature instituée par l'arrêté ministériel du 25 juillet 1910, qui fixe la liste des termes grammaticaux dont la connaissance est exigible dans les examens et concours de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire. Sudre formule des exigences potentiellement incompatibles : il réclame que les termes soient utilisés au plus près de leur sens étymologique et, en même temps, qu'ils soient transparents pour les élèves alors que ces derniers s'appuient sur leur intuition et sur le sens que prennent les mots dans le langage courant. Si on les en croit, Hamel et Brizemur admettent au contraire une part d'arbitraire dans l'emploi des termes. Hamel ne voit pas d'inconvénient à utiliser le terme de « proposition complétive » pour désigner les propositions subordonnées qui portent sur le verbe ou sur la proposition entière. Le problème est, comme le souligne Brizemur, celui de la réception du terme. N'y a-t-il pas un risque pour les usagers d'entendre par « proposition complétive » toute proposition « qui complète » ? Quel degré d'éloignement peut-on tolérer entre sens courant et sens spécialisé ? Quant à la position adoptée par Brunot, celle-ci est radicale : il imagine des termes dont le signifiant n'évoque absolument rien par lui-même, exemplairement des numéros. Ceci viendrait résoudre deux problèmes connexes : pour Brunot, il n'est pas possible de nommer de manière satisfaisante (un terme – à moins de porter sur la forme – n'est toujours que partiellement motivé) ; grammairiens, maîtres et élèves sont perpétuellement tentés d'inférer du signifiant quelque chose sur l'intension ou l'extension du terme.

Sources primaires

FONDS Ferdinand Brunot, Ms 7787, L'enseignement du français, réformes et polémiques : Réforme de la grammaire – Les nomenclatures – La question du latin. [source archivistique]
BRIZEMUR, D. (1905) « L'analyse logique », *L'enseignement secondaire : organe de la société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, 26^e année, n° 18 (15 novembre 1905), pp. 318-320.

BRIZEMUR, D. (1906) « L'analyse logique », *L'enseignement secondaire : organe de la société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, 27^e année, n° 6 (15 mars 1906), pp. 91-93.

BRUNOT, Ferdinand (1909) *L'enseignement de la langue française : ce qu'il est, ce qu'il devrait être dans l'enseignement primaire*, Paris : Armand Colin.

HAMEL, Augustin (1905) « L'analyse logique », *L'enseignement secondaire : organe de la société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, 26^e année, n° 14 (25 juillet 1905), pp. 229-230.

HAMEL, Augustin (1906a) « L'analyse logique », *L'enseignement secondaire : organe de la société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, 27^e année, n° 2 (15 janvier 1906), pp 6-7.

HAMEL, Augustin (1906b) « L'analyse logique », *L'enseignement secondaire : organe de la société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, 27^e année, n° 7 (1^{er} avril 1906), pp. 107.

SUDRE, Léopold (1905) « De notre terminologie dans l'analyse logique », *L'enseignement secondaire : organe de la société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, 26^e année, n° 19 (1^{er} décembre 1905), pp. 334-335.

SUDRE, Léopold (1906a) « Les nomenclatures grammaticales », in H. Goelzer *et al.*, *L'enseignement de la grammaire, conférences du Musée pédagogique*, Paris : Imprimerie nationale, pp. 101-128.

Bibliographie

CULIOLI, Antoine (1968) « La formalisation en linguistique », *Cahiers pour l'analyse*, 9, pp. 106-117.

ELALOUF, Aurélia (2017) *Histoire de la première nomenclature grammaticale officielle en France (janvier 1905 – avril 1911)*, Thèse de doctorat en sciences du langage de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3.

« Light framed a cop still life » : Figuration des lieux et activité épilinguistique dans la fiction narrative contemporaine en anglais

Christine Copy,

Université de Pau et des Pays de l'Adour, ALTER

Dans le cadre d'une réflexion sur la place de l'épilinguistique dans la recherche d'une représentation métalinguistique de l'activité de langage telle qu'on la conçoit dans la TO(P)E, c'est-à-dire dans un modèle qui repose en principe sur 3 niveaux (le cognitif, le linguistique et le métalinguistique), on se propose de traiter de la place que l'on peut attribuer à la production littéraire en tant que production (épi)linguistique et au rôle de l'auteur en tant qu'informateur fiable sur les possibilités qu'offre la langue de travail. Cette approche implique de se positionner sur le statut de l'auteur en tant que produisant une activité épilinguistique et sur le statut des énoncés du texte littéraire en tant que production langagière exemplaire.

Sur le premier point en effet, si on définit l'activité épilinguistique comme l'expression de « la rationalité du locuteur » (Culioli & Normand, 2005 : 73) qui consiste, face à « une déformabilité », une « anamorphose permanente » (idem : 110) de la langue, à faire les choix nécessaires, mais inconscients, pour arriver au niveau linguistique, on doit se demander si l'auteur d'une production littéraire (écrite ou orale) peut être considéré comme un locuteur lambda dont le discours se mettrait « spontanément en place pour tenter de

traduire l'expérience intime de l'activité linguistique », ceci dans la mesure où le produit de son travail peut déjà être envisagé comme une forme de métadiscours et donc déjà comme une représentation. Ce métadiscours se distingue pourtant de celui du linguiste dont le travail s'attache à proposer des représentations métalinguistiques des productions linguistiques, et vise, par le biais d'une métalangue stabilisée qui « repose sur une ontologie conceptuelle régulée », à une modélisation de l'activité de langage (voir notamment Dufaye 2009). L'auteur peut en revanche être considéré comme un habile épilinguiste dont l'activité langagière est, par principe, « libéré[e] » de la contrainte de la relation à autrui, de la linéarité, du fait même qu'il y a une sanction sociale si vous êtes trop divergent par rapport à conformité inévitable », (Culioli & Normand, 2005 : 110).

Sur le second point, le texte littéraire, du fait de son « caractère unique, non-extensible et non-reproductible » (Fuchs, 1982 : 74), semble *a priori* interdire le travail de la glose et de la reformulation en tant que tel qui, dans l'approche culiolienne, fonde le discours métalinguistique sur les marqueurs et les opérations langagières dont ils sont la trace. Cette limitation inhérente au texte littéraire nous semble pouvoir être résolue si on les considère comme des réalisations stylistiques de séquences textuelles et si on considère les énoncés qui les composent comme étant dans une relation de type paraphrastique lorsqu'ils ont une fonction comparable.

Dans cette optique, on étudiera le fonctionnement des constructions récurrentes (que l'on nommera *motifs descriptifs*) dans les séquences de descriptions narratives à partir d'extraits de textes de fiction contemporains dont les citations suivantes sont des exemples :

She stepped into a room and flipped a wall switch. Light framed a cop still life. **An unmade bed. Discarded blues and desk debris. A .38 Special, handcuffs, spring-loaded sap. Framed wall clips from Big Lee's fight days.**

She flipped off the switch. The room went dark.

Ellroy, James. *Perfidia* (Emplacements 899-901). Random House. Édition du Kindle.

He was shown into a sun-filled room on the garden. **Along one wall was a long, English-style buffet with two silver trays, a crystal pitcher of orange juice, and a large silver coffee pot covered with a cloth, also butter, rolls, and jam.** The butler asked how he would like his eggs.

Salter, James. *All That Is* (pp. 19-20). Pan Macmillan. Édition du Kindle.

He ran his business in an English way. **In his sparsely furnished office there was only a desk, an old couch, a table, and some chairs.** He read everything himself and after some agreement from his wife made all the decisions.

Salter, James. *All That Is* (p. 23). Pan Macmillan. Édition du Kindle.

When Ballard reached Fox's store he was half frozen. **A bluish dusk suffused the barren woods about.**

McCarthy, Cormac. *Child of God* (p. 99). Pan Macmillan. Édition du Kindle.

Au cours de cette étude, on s'intéressera à la corrélation entre la variation des constructions et la variation des contextes ainsi créés ainsi qu'aux liens entre propriétés linguistiques des marqueurs et des schémas syntaxiques et effet produit par le texte. Dans le cas des séquences descriptives étudiées, on associera la construction de sites en rupture avec le fil narratif à la présence de phrases averbales et de phrases à sujet indéfini, et au contraire, leur intégration dans la suite narrative lorsque l'auteur a recours aux constructions existentielles ou aux inversions locatives. On cherchera ainsi à distinguer trois niveaux de

représentations indépendants mais reliés : la figure représentée par le texte, la figure de style qui met au jour l'activité épilinguistique de l'auteur et la représentation métalinguistique des marqueurs par le linguiste dont le travail de modélisation des formes doit permettre de prédire l'apparition des motifs linguistiques en contexte.

Bibliographie

- BANFIELD, A., 1982, *Unspeakable Sentences. Narration and Representation in the Language of Fiction*, London/New York, Routledge and Kegan Paul.
- BERNARD, C. & GOURNAY, L., (dir.) 2003, *Littérature/Linguistique. Lectures croisées, Cahiers Charles V*, volume. n° 33/2003, Université Paris 7-Denis Diderot.
- BÉDOURET-LARRABURU, S. & COPY, C., 2018, « Le scintillement de l'épilinguistique », S. BÉDOURET-LARRABURU & C. COPY, (sous la dir. de), *L'épilinguistique sous le voile littéraire, Antoine Culioli et la TO(P)E*, PUPPA.
- COPY C. & GOURNAY L., 2009, Locative inversion : a strategy of non-commitment, in *Discours* [En ligne], 5 | 2009, mis en ligne le 04 novembre 2009, consulté le 11 octobre 2016. URL : <http://discours.revues.org/7355> ; DOI : 10.4000/discours.7355
- CULIOLI, A. & Normand, C., 2005, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Ophrys.
- DUFAYE, L., 2009, *Théorie des opérations énonciatives et modélisation*, Paris, Ophrys
- FUCHS, C., 1982, « La paraphrase dans les brouillons », *La genèse du texte : Les modèles linguistiques*, Catherine Fuchs, Almuth Gresillon, Jean-Louis Lebrave, Jean Peytard, Josette REY-DEBOVE (ouvrage collectif), préface d'Antoine Culioli, coll. « Textes et Manuscrits », Éditions de CNRS.
- FUCHS, C & Le GOFFIC, P., 2016, « les inversions locatives dans *La Jalousie* », C. Fuchs (dir.) *L'espace de La Jalousie, traduire, transférer, transformer*, Bibliothèque de Syntaxe et Sémantique, PUC.
- GOURNAY L., 2006, *Approche énonciative des catégories de marqueurs*, Habilitation à diriger des recherches, Paris 7-Denis Diderot.
- GUILLEMIN-FLESCHER J., 2004, Les énoncés averbaux : de l'identification à l'évaluation, *Syntaxe et Sémantique, n°6, Aux Marges de la prédication*, I. Behr, J. François, A. Lacheret, F. Lefeuve (dir.). Caen, PUC, p. 132-162.
- LECERCLE, J.-J., 2017, « Linguistic Creativity : Rule-Governed or Rule-Breaking ? », J.-J. Chardin (dir.) *Discourse, Boundaries and Genres in English Studies*, Raman n° 50.
- VOGÜÉ (de), S., 2018, « Dans la littérature comme dans le langage ordinaire : aspects du concept culiolien de lure », S. Bédouret-Larraburu & C. Copy, (sous la dir. de), *L'épilinguistique sous le voile littéraire, Antoine Culioli et la TO(P)E*, PUPPA.

De l'épi au méta, un continuum ? Quelques exemples d'anaphore

Régis Mauroy,

Université de Limoges, Centre de Recherches Sémiotiques

« L'activité de l'être humain telle qu'elle nous apparaît à travers les langues est finalement une activité qui a une capacité d'abstraction beaucoup plus grande que la capacité d'abstraction des linguistes lorsqu'ils travaillent sur une langue. »

Antoine Culioli, Notes du séminaire, 1983-1984

<http://www.dufaye.com/documents/culioli-83-84.pdf>

Les trois niveaux épi-lingui-méta, distingués en particulier chez Culioli, entre activité (?) épilinguistique /phénomènes linguistiques (produits observables de cette activité) et activité métalinguistique, ont ceci de remarquable qu'ils semblent à tous les trois cerner totalement la, ou plutôt les problématiques liées au langage depuis sa production, sa genèse, comme objet plus ou moins fini mais observable et enfin sa capacité à se déployer, à se servir de lui-même et pour lui-même pour se désigner lui-même à l'infini, un peu comme un jeu de miroirs ou encore univers en expansion à partir d'un Big Bang.

Question de définitions

A l'instar de la démarche adoptée par les partisans de la TOE, il ne serait pas acceptable méthodologiquement de se donner une ou plusieurs définitions strictes et rigides (de l'épilinguistique et du métalinguistique dès le départ, pour voir ensuite si les phénomènes observés répondent à ces définitions. Au contraire, le raisonnement et l'observation sont à même d'enrichir ces « définitions ».

C'est pourquoi nous partons d'abord d'un constat simple : il existe bel et bien trois domaines à distinguer et trois niveaux de l'activité linguistique : les énoncés produits, tangibles et observables, le métalinguistique avec le simple trait d'une capacité de renvoi, par des énoncés ou des parties d'énoncés, à des énoncés ou des parties d'énoncés eux-mêmes sans doute comme « faisant partie du monde et « en aval » et le plus délicat sans doute, l'épilinguistique, « en amont » (c'est d'ailleurs pourquoi on peut parler de trois « niveaux » et se justifiant précisément par sa position. Ce n'est « pas encore » du linguistique. Il est en effet nécessaire de poser un niveau antérieur aux énoncés produits pour plusieurs raisons. Il serait stérile d'accepter que les énoncés, qui sont complexes, dynamiques, malléables à plusieurs niveaux soient de simples données de l'activité humaine en général, sans aucun lien avec le monde, avec eux-mêmes, avec d'autres énoncés in situ ou non... et donc avec des tensions, des oppositions, des dialectiques (au sens large), des reformulations et donc des paraphrases et des gloses, et même évidemment des manipulations, des falsifications, etc.

L'objet de cette communication est de tendre à démontrer deux principes (1 et 2) à partir de la présentation d'un phénomène linguistique (3).

1) Le premier principe : les trois niveaux ainsi distingués ne sont pas cloisonnés mais forment au contraire un continuum parfois contrasté, parfois moins.

2) Le second principe : ce que l'on peut appeler « énonciation » au sens dynamique est constituée d'un passage incessant, d'une circulation d'un niveau à l'autre qui restent poreux et se prêtent constamment à des échanges à des renvois, à des jeux de miroir, à des échos, etc. On peut même parler d'imbrication entre les trois zones.

3) Le phénomène linguistique choisi sera l'anaphore et les opérations de type anaphorique en français et en anglais.

Sans avoir l'ambition d'être exhaustif, nous voulons montrer comment l'anaphore peut en effet être tout d'abord strictement « grammaticale » avec les opérateurs anaphoriques dédiés que sont par exemple dans ces langues les pronoms (personnels ou relatifs : *he/she/it/they ; which/what* etc. /il/elle/ils/elles ; qui/que/ce qui/ce que, etc.), les adverbes ou conjonctions (*so/as/thus*, etc. ainsi/alors, etc.). Ces marqueurs d'opération commencent à avoir ceci de métalinguistique qu'ils renvoient l'énonciation à elle-même. Ils commencent à être de nature épilinguistique en ce qu'ils permettent ce que nous désignons plus haut comme des renvois, des échanges, des jeux de miroir, des échos, etc.

L'anaphore peut être également lexicale et grammaticale, par des synonymes ou des hyperonymes par exemple. (Un chasseur apparut ; l'homme avait un fusil./ ***Un homme apparut ; le chasseur avait un fusil. Exemple emprunté à Claude Milner).

L'anaphore lexicale peut être grammaticale, mais dérivée : on considérera le cas bien connu de la deixis utilisée à des fins d'anaphore, c'est à dire de renvoi endohorique plutôt qu'exohorique (pour le dire vite) comme il semble que soit sa vocation première

< Jean arriva. Celui-ci/cet homme/ ?L'homme portait un fusil.> mais :

< John arrived. *This/*this one ??? the man carried a gun. ...> mais : <This man/he...>

Mais on a souvent affaire à des hyperonymes ordinaires, comme <same thing>, <the matter>/ <this question>, <that fact>, <the event>, etc., au sens où il sont le plus possible dénués de spécificité en soi pour pouvoir jouer ce rôle en contexte de renvoi anaphorique, de métadiscours et de trace épilinguistique.

L'anaphore lexicale peut être grammaticale, nominale et adjectivale et syntaxique :

<[...] Cette question intéressante, que nous aborderons...>

<[...] This interesting question that we shall examine...>

On voit ainsi que la question se pose de savoir quelles sont les opérations qui contribuent à l'anaphore, mais aussi que la distinction entre ce qui est un renvoi au déjà construit ou au nouvellement construit n'a rien de systématique et ne tombe pas sous le sens. Ainsi le phénomène dynamique de construction d'une référence seconde reliant différents éléments plus ou moins préconstruits, plus ou moins à construire, renvoie aussi précisément à la périphrase et à la glose, au commentaire qui sont les traces de l'activité dite épilinguistique de glose, de, de paraphrases, d'hésitations, etc.

Nous aborderons ces questions à partir d'un corpus construit, composé d'énoncés authentiques dans leur contexte d'apparition. On évoquera, parmi d'autres aspects, l'anaphore à référence vague, globale ou globalisante, l'anaphore comme relais discursif, qu'elle soit pronominale, nominal avec les déterminations du nom, verbale, adverbiale ou autres : *so, such, as much*, etc. /ainsi, tant, autant, tel, etc.

Il y aurait mille exemples, mais je conclus sur cette citation de Daniel Pennac, qui il est vrai est un peu grammairien lui-même.

« Le verbe lire ne supporte pas l'impératif. Aversion qu'il partage avec quelques autres : le verbe « aimer »... le verbe « rêver »... On peut toujours essayer, bien sûr. Allez-y : « Aime-moi ! » « Rêve ! » « Lis ! » « Lis ! Mais lis donc, bon sang, je t'ordonne de lire ! » – Monte dans ta chambre et lis ! Résultat? Néant. »

De l'épi-métalinguistique à l'épilangagier : conscience et inconscience de la langue

Dominique Ducard,

Université Paris Est, EA Ceditec, UPEC

La notion d'épilinguistique, détachée de son contexte théorique d'origine, est aujourd'hui largement utilisée pour désigner le commentaire réflexif du locuteur-énonciateur

« ordinaire » ou « profane » sur son activité d'énonciation et ses énoncés. Nous reprendrons certains propos d'Antoine Culioli, qui a introduit la notion, pour la resituer dans le cadre de sa théorisation et de sa réflexion sur le langage, ce qui nous conduira à nous interroger sur la qualité de « non consciente » attribuée à cette activité, dans son rapport à la glose épilinguistique. Un retour à Saussure, qui a identifié « la conscience de la langue » au « sujet parlant », nous permettra de différencier les niveaux de l'activité de langage, selon les degrés de conscience, tout en postulant un principe de continuité sémiotique et nous avancerons l'hypothèse d'une inconscience de la langue au niveau de ce qu'il convient alors de nommer l'épilangagier.

Should I say or should I bow? Posture énonciative et discours épilinguistique dans les séquences *I should say*, *I would say* et *I'd say*

Valérie Bourdier,

Université Paris Est, EA IMAGER, UPEC

Les séquences comme *I should say* / *I would say* / *I'd say* sont fréquemment considérées comme des expressions figées qui remplissent dans les énoncés une fonction rhétorique. Il semble pourtant qu'elles indiquent une prise de position du sujet énonciateur qui consiste en une modulation de la prise en charge. C'est ce qui apparaît par exemple dans l'énoncé :

- (1) *And I actually did an experiment while on retreat. And **I should say** when you go on a long, silent meditation retreat, you reach meditative depths that are not so easy to sustain with a daily practice, even though you can do great things with a daily practice.* (COCA)

En effet, le contenu de discours se trouve mis à distance, « déstabilisé », du fait qu'il ne peut être repéré par rapport à une instance de locution confondue avec l'origine énonciative. Dans ces énoncés, on perçoit chez le locuteur « une forme de discours épilinguistique qui se met spontanément en place pour tenter de traduire l'expérience intime de l'activité linguistique ». Ainsi en (2),

- (2) *And now my government is creating its second war in less than a year. No; war requires two combatants, so **I should say** "its second bombing campaign".*
(<http://www.guardian.co.uk/g2/story/0,3604,813189,00.html> - *The Guardian*, October 17, 2002)

la séquence *I should say* indique que le lexème « war » ne constitue pas pour l'énonciateur la dénotation juste des événements extra-linguistiques auxquels il est fait référence. *I should say* indique donc que la première formulation utilisée (« war ») est évaluée comme inadéquate, inappropriée, de sorte que le locuteur est conduit, voire contraint, à proposer une représentation linguistique plus appropriée. Dans le même temps, la reformulation est évaluée comme souhaitable.

Néanmoins, dans un grand nombre d'énoncés, cette séquence n'implique pas une nécessité de revenir sur le dit contraignant à une reformulation. Ainsi, dans les énoncés (3) et (4), la valeur référentielle sélectionnée n'est pas prise en charge pour l'énonciateur, de sorte

qu'on peut interpréter la séquence *I should say* comme instaurant un « regard » de l'énonciateur origine moins sur l'acte locutoire (le dire) que sur le contenu de discours (le dit), qui se trouve alors affecté d'une modalisation, dont on pourra se demander si elle est de type épistémique :

- (3) *But, you know, it gets scary out there. I'm a little woman, I should say. I'm only 5' 3 " but I definitely am glad that I have the power to go in and do all of these arrests myself because* –(COCA)
- (4) *Yes, it was this young man, Kyle Windorski (ph), in Milwaukee, who ran into a bunch of muggers, who, by the way, I should say, probably should go to prison.* (COCA)

L'analyse de ces séquences, recueillies dans des corpus d'exemples authentiques d'anglais contemporain, tentera de mettre au jour le processus par lequel l'énonciateur-locuteur motive et/ou souligne son acte de parole. Néanmoins, on sera également amené à se demander dans quelle mesure le discours métalinguistique permet de distinguer les opérations dont les séquences *I should say*, *I would say* et *I'd say* sont la trace. Pour ce faire, il importera également d'analyser les différences induites par leur position syntaxique. Ainsi, l'analyse d'énoncés comme (5) et (6), comportant *I would say* et *I'd say*, devrait permettre de dégager des étapes différentes au sein même de l'activité épilinguistique.

- (5) *Well look, I mean I've been working on this for two years with Donald Trump. And this -- we've been waiting a long time for this day. If you look at the differences between the House and Senate bill, they're very reachable. I mean, I would say there's about a 90% overlap. I hope it doesn't take the long impact.* (COCA)
- (6) *"Up toward the top of the photo, which is north, there are ordinary wheel tracks. Right here," she pointed to a large disturbance in the soil, "is where I think things went wrong. Judging by where that ditch is, I'd say the rover rolled and slid from there. You can see the trench it left behind. The trailer flipped forward onto its roof."* (CODEXT, *The Martian*, Andy Weir)

Références bibliographiques

- AUTHIER-REVUZ, J. (1998) « Énonciation, méta-énonciation. Hétérogénéités énonciatives et problématiques du sujet », in R. VION (éd.), *Les sujets et leurs discours. Énonciation et interaction*, Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 63-79.
- BENVÉNISTE, E. (1958, [1966]) « De la subjectivité dans le langage » in *Problèmes de linguistique générale*, Vol.1, Paris : Gallimard, 258-266.
- CHUQUET, J. (2003) *Verbes de parole, de pensée, de perception*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- CULIOLI, A. ([1989] 1990) « Representation, referential processes, and regulation. Language activity as form production and recognition », *Pour une linguistique de l'énonciation 1*, Paris : Ophrys, 177-213.
- CULIOLI, A. ([1997] 1999) « Accès et obstacles dans l'ajustement intersubjectif », *Pour une linguistique de l'énonciation 3*, Paris : Ophrys, 91-99.

CULIOLI, A. & NORMAND, C. (2005) *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Collection HDL, Gap : Ophrys.

DESCHAMPS, A. (2006) « Verbes de parole : invariants et spécificités » in D. DUCARD & C. NORMAND, *Antoine Culioli - Un homme dans le langage*, Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, Juin 2005, Paris : Ophrys, 267-284.

DORO-MÉGY, F. (2003) « Rôle de l'articulation entre sujet de l'énoncé et sujet énonciateur dans le fonctionnement et la traduction en français des verbes *think* et *believe* », in *Le sujet*, Paris : Ophrys, 213-224.

NØLKE, H. (1989) 'Modality and Polyphony', in Herslund, M. (éd.) *On Modality - Papers from meetings and discussions in the linguistic circle of Copenhagen*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhagen, vol. XXIII, Copenhagen: Akademisk Forlag, 45-63.

SAUERWEIN SPINOLA, S. (2000) *La représentation critique du discours de l'autre : le questionnement oppositif*, Münster : Lit-Verlag.

La question de l'épilinguistique dans le discours didactique sur la langue. Étude de quelques « on dit »

Corinne Gomila

Université de Montpellier, Praxiling UMR 5267 - CNRS

Dans le champ de la réflexivité du langage et du métalangage naturel, on a coutume de distinguer, à la suite d'A. Culioli (1979), l'activité épilinguistique du sujet de l'activité métalinguistique. La première, non-consciente, spontanée, est celle de l'utilisateur ordinaire dont le discours peut au fil de l'énonciation revenir sur du discours ; la seconde, délibérée, réglée qui est celle du linguiste ou du grammairien tient à la production d'un discours scientifique sur le langage et la langue.

D'autres recherches enrichissent cette partition tout en permettant de la discuter : J. Rey-Debove par exemple envisage le métalangage en langue selon deux modes de réalisation, le mode courant et le mode scientifique-didactique. L'auteure rassemble sous ce même mode le discours du linguiste et « [...] de celui qui apprend, enseigne une langue, ou pense s'y intéresser en spécialiste » (Rey-Debove, 1997:22). Certes, le discours didactique à l'instar du discours scientifique est contraint par des exigences de cohérence, d'explicitation, d'univocité. Toutefois l'activité métalinguistique scolaire, et *a fortiori* lorsqu'il s'agit de jeunes élèves, s'actualise également dans des « représentations métalinguistiques ordinaires » (Beacco 2004) et des pratiques énonciatives proches de celles de l'utilisateur d'une langue dans la vie courante (Gomila, 2014).

J. Authier-Revuz (2004 :36) dans une perspective énonciative distingue de son côté un double embranchement au sein du métalangage naturel : d'une part le discours métalinguistique du linguiste ou du grammairien portant sur le langage et la langue, qui peut être codifié ou spontané, d'autre part le métadiscours de l'utilisateur revenant sur du discours via des phénomènes de modalisation ou de discours rapportés. Mais, comme le souligne l'auteure, des « zones délicates » existent aux frontières de cette structuration.

A l'appui de ces travaux, nous voudrions questionner la partition *épilinguistique vs métalinguistique* dans le discours didactique de plusieurs classes de primaire lors de séance d'étude de la langue, et notamment étudier le déploiement en discours de la lexie *on dit*. Comme on peut le voir dans les exemples suivants, *on dit* s'inscrit dans un discours

métalinguistique définitoire tout en référant à l'usage du syntagme en question : *on s'émerveille ; en ville*.

- E [...] quand on voit quelque chose c'est très beau **on dit** qu'on s'émerveille ça veut dire que c'est vraiment très très beau
- M **on dit** pas à *la ville* c'est *en ville* qu'**on dirait** hein tu crois que ça va aller avec notre histoire ?

Après avoir posé une première catégorisation des énoncés métadiscursifs circulant dans la classe, en y questionnant la part de l'épilinguistique, il s'agira dans un premier temps d'analyser les énoncés du corpus introduit par *on dit* en faisant ressortir leur fonctionnement en discours et les principales caractéristiques syntaxiques et sémantiques. L'étude questionnera ensuite les représentations sur la langue et le langage qui se construisent ainsi dans l'échange.

AUTHIER-REVUZ J. (2004) « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène », Juan Manuel Lopez Munoz, Sophie Marnette et Laurence Rosier (éds), *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, p. 36-53.

BEACCO, J.-C. (2004) : « Représentations métalinguistiques ordinaires et discours ». *Langages*, 154.

CULIOLI, A. (1979), « Conditions d'utilisation des données issues de plusieurs langues naturelle », *Modèles linguistiques*, I -1, 1979, p.89-103.

GOMILA, C. (2014), « "Fais tes syllabes !" : quand le terme théorique est une unité opératoire », *Le discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse de la langue*, n°6.1, p.31-46.

REY-DEBOVE, J. (1997) : *Le Métalangage*. Paris, Armand Colin.

De l'activité épilinguistique à la métalinguistique : une perspective opératoire pour l'enseignement de la langue portugaise

Marília Blundi Onofre,

Universidade Federal de São Carlos -

A reflexão que se objetiva em *Da atividade epilinguística à metalinguística: uma perspectiva operatória no ensino de língua portuguesa* instala-se no programa da Teoria das Operações Enunciativas (TOE), quadro teórico de autoria de A. Culioli (1990), que tem em seus fundamentos as articulações entre as atividades linguísticas, epilinguísticas e metalinguísticas. Tais atividades, que se caracterizam por representar, respectivamente, a materialidade linguística, a atividade metalinguística não consciente, e a atividade metalinguística provocada, fundam um modelo operatório de linguagem. Tem-se, assim, em consideração que toda realização linguística ancora-se em operações psicossociológicas e, nesse sentido, entende-se a variação enunciada como resultante das variações experienciais dos sujeitos em interação. Assumir esse modelo operatório no ensino de línguas é contrapor-se aos paradigmas tão presentes neste contexto que, grosso modo, pode-se dizer, priorizam, de um lado, a normatividade linguística, para os fenômenos gramaticais, e de outro, a funcionalidade da linguagem, para os fenômenos textuais. A proposta consiste em articular os níveis léxico-gramatical e discursivo e conceber texto e gramática como uma unidade. Para tanto, propõem-se as operações metalinguísticas de parafraseagem, meio pelo

qual podemos, em tese, representar as glosas (do nível da atividade epilinguística), e, assim, levar o aluno a pensar o seu pensar (REZENDE, 2008). Será, pois, a partir desse referencial teórico-metodológico que trazemos apontamentos sobre algumas marcas-noções modais e tempo-aspectuais a serem consideradas no ensino.

Referências

CULIOLI, Antoine. Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations. Paris: Ophrys, 1990. v. 1.

FRANCHI, Carlos. Criatividade e gramática. São Paulo: CENP-Secretaria de Estado da Educação, 1991.

REZENDE, L. M. A atividade epilinguística e o ensino de língua portuguesa. Revista do GEL, S. J. do Rio Preto, v. 5, n. 1, p. 95-108, 2008.

L'importance de l'épilinguistique dans l'enseignement de langue maternelle

Jacqueline Jorente,

Instituto Federal de São Paulo (IFSP), Fapesp

Cette communication propose de présenter un point de vue sur l'énonciation et l'enseignement de langue maternelle. L'objectif est de discuter l'importance de l'épilinguistique dans le champ éducationnel, à partir d'une médiation entre la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives (TOPE) et l'enseignement et l'apprentissage de langues, proposée par Rezende (2000 et 2008). Il s'agira d'utiliser des données de notre recherche de doctorat pour illustrer une démarche qui met le travail du sujet avec le langage et les langues au centre des discussions proposées.

Intitulée « Relações Parafrásticas? O léxico sob uma perspectiva enunciativa » (« Relations paraphrastiques? Le lexique sous une perspective énonciative »), notre thèse a étudié des relations lexico-grammaticales dans le processus de production de la signification dans les compositions d'étudiants, et, à partir de ces réflexions, nous avons présenté un point de vue lié à l'enseignement et l'apprentissage de la langue portugaise. L'analyse de la construction d'une notion (« caipira », qui peut être traduite par « paysan ») dans un corpus de 100 textes rédigés par des candidats désirant être admis à l'université nous a montré que des polarisations, qui ont lieu dans notre société et dans la linguistique, apparaissent aussi dans les compositions d'étudiants. Pour enrichir le travail qui est fait à l'école, nous proposons, comme Rezende (2000 et 2008), une articulation entre grammaire et production et interprétation de textes, tout comme la présence de l'activité épilinguistique en salle de cours.

Culioli définit l'épilinguistique comme « [...] l'activité métalinguistique non-consciente de tout sujet [...] » (CULIOLI, 1999, p.74) et Rezende (2008) suggère d'exploiter ce concept à travers un travail de montage et de démontage de textes.

En indiquant comment ce travail peut être fait, nous montrerons des exemples d'activités qui, à travers la stimulation à la production des gloses, permettent aux élèves de développer leur acuité linguistique.

Bibliographie:

CULIOLI, A. *Pour une linguistique de l'énonciation: Formalisation et opérations de repérage*. Paris: Ophrys, 1999.

JORENTE, J. *Relações Parafrásticas? O léxico sob uma perspectiva enunciativa*. Tese (Doutorado). Apoio: Fapesp (processo número 09/54893-0). Araraquara, UNESP, 2012.

REZENDE, L. M. *Léxico e gramática: aproximação de problemas linguísticos com educacionais*. v.1. Tese (Livre Docência). Araraquara, UNESP, 2000.
– Atividade Epilinguística e o Ensino de Língua Portuguesa. In: *Revista do GEL*, São José do Rio Preto, v.5, n.1, p.95-108, 2008.

L'épilinguistique et le métalinguistique... en même temps ? Propositions pour une métalinguistique du temps

Philippe Planchon,

Université de Tours, LLL

La notion de *temps* est usuelle en linguistique, présente dans le discours des linguistes et le discours des locuteurs sur leur propre langue. Cette notion est mobilisée dans bien d'autres champs disciplinaires, depuis la physique théorique jusqu'à la philosophie et la phénoménologie. Notion essentielle pour le vécu humain, et dans nombre de domaines de la vie courante, le temps n'en reste pas moins insaisissable dans son essence, ou tout du moins difficilement modélisable et formalisable. Les langues humaines mobilisent ce concept de façon variable, et chaque langue porte en quelque sorte témoignage d'une appréhension singulière du temps, propre à une culture et à une époque donnée. Dans le cas présent, nous nous limiterons au français, et notamment à l'usage que l'on peut faire de cette notion dans l'analyse du français. Parmi les ressources dont dispose le français pour exprimer le temps (conjugaison, adverbess, compléments...), nous nous intéresserons au nom *temps* lui-même, en tant qu'il vise un certain concept, et fait partie de la langue de description elle-même. Nous nous placerons dans le cadre de la Théorie des Opérations Énonciatives, où ce terme est mobilisé à la fois dans la description du verbe (*TAM* : temps, aspect, modalité) et dans les paramètres de l'énonciation (*T* : espace-temps). Il s'agira donc d'examiner le statut que reçoit ce concept dans un tel cadre, et la possibilité d'y modéliser l'emploi même de ce nom.

À cet égard, la théorie de Culioli propose une hypothèse sur le fonctionnement des unités lexicales (formes schématiques). Le nom *temps* est-il passible d'une telle analyse ? Et qu'y a-t-il de temporel dans ce nom lui-même ? Un exemple de cette problématique est l'usage de l'expression "*en même temps*", popularisée récemment par les médias et les hommes politiques. Cette expression a une valeur argumentative évidente, à défaut d'une valeur temporelle. On peut certes y voir une pragmatization, mais ce cas de figure est loin d'être le seul où le nom *temps* ne renvoie pas à la temporalité. Il convient ainsi de revenir sur des distinctions usuelles (par comparaison par exemple avec l'anglais), reflétant la variation de ce nom : le temps qui passe (*time*), le temps qu'il fait (*weather*), le temps de conjugaison (*tense*) ; mais aussi le temps comme tempo (*une valse à trois temps*), le temps que l'on quantifie (*combien de temps encore ?*) ou que l'on qualifie (*un temps précieux*) ; le temps comme époque (*au bon vieux temps*), comme borne (*il était temps*) ou comme phase (*dans un second temps*) ; et finalement le temps comme pur concept.

Au-delà de ces quelques exemples, on constate que le nom *temps* intègre nombre d'expressions, et apparaît également comme objet du verbe avec un sens difficile à analyser de prime abord. Ce travail s'appuiera sur des analyses de corpus (Frantext, textes de presse) et sur la lexicographie (*TLF*). A partir de différents éléments de modélisation (Qnt/Qlt, Discret-dense-compact, repère-origine), on proposera une caractérisation du nom *temps*. La dimension temporelle s'y révèle secondaire, et pose question sur l'usage de ce nom dans

d'autres discours. Que vise-t-on par l'emploi de ce nom ? Par l'emploi de ce concept ? Comment représenter le temps ? Quelle part d'objectivité est possible ? Le temps du linguiste a-t-il encore quelque chose à voir avec le temps du physicien, de l'historien, du philosophe ou de l'écrivain (*À la recherche du temps perdu*) ? Comment articuler les discours épilinguistiques sur ce nom et ses usages, et les discours portant sur le concept lui-même ? Une métalinguistique du temps est-elle seulement possible ?

Indications bibliographiques

BERGSON, H. (1970), *Essai sur les données immédiates de la conscience* [1888], Paris, PUF.

CULIOLI, A. (1990/1999), *Pour une linguistique de l'énonciation* (3 tomes), Gap / Paris : Ophrys.

CULIOLI, A. (2018), *Pour une linguistique de l'énonciation. Tours et détours* (tome 4), Limoges : Lambert-Lucas.

FRANCKEL, J.-J. (1989), *Etude de quelques marqueurs aspectuels du français*, Genève / Paris, Librairie Droz.

FRANCKEL, J.-J. (1993), « Il y a lieu de prendre place dans un endroit facilement localisable », in L. Danon-Boileau & J.-L. Duchet (eds), *Opérations énonciatives et interprétation de l'énoncé*, Paris : Ophrys, pp. 209-221.

GOSELIN, L. (1996), *Sémantique de la temporalité en français*, Louvain-la-Neuve, Ed. Duculot.

GUILLAUME, G. (1970), *Temps et verbe : théorie des aspects, des modes et des temps* [1929], suivi de *L'architecture du temps dans les langues classiques* [1945], Paris, Librairie Honoré Champion.

LAKOFF, G., Johnson, M. (1985), *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit.

MARTIN, R., Nef, F. (1981), « Temps linguistique et temps logique », *Langages*, 64, 7-24.

ROUSSEAU, André (1993), « Espace, référence, représentation. Réflexions sur quelques conceptualisations de l'espace », *Faits de langues*, 1, 151-162.

Les onomatopées et l'épilinguistique en japonais

France Dhorne

Université Aoyama Gakuin

Quand un étranger ne comprend pas le sens d'un énoncé dans la vie courante, beaucoup de Japonais, par gentillesse, essaient de reformuler ce qu'ils viennent de dire au moyen d'onomatopées, ces dernières étant à leur sens instinctivement compréhensible. Le résultat n'est jamais probant et met au contraire l'étranger dans une grande perplexité. Les onomatopées ont ici une dimension métalinguistique.

Comparée au français, où elle ne représente qu'une infime sous-catégorie du lexique, cette catégorie lexicale en japonais (*giseigo*) occupe une place très importante dans la langue, non seulement d'un point de vue quantitatif (les dictionnaires en relèvent environ 4500) mais aussi au niveau du système linguistique. Elle se divise en deux sous-catégories, les *giongo* (imitation du son, comme les onomatopées en français : *dokidoki* : le battement du cœur) et les *gitaigo*, qui sont formellement de même nature mais qui ne représentent pas un son (*pikapika* : brillance ; *betabeta* : aspect collant). Cette dernière sous-catégorie reste assez peu compréhensible pour les étrangers même linguistes (ou surtout linguistes...).

Les onomatopées sont sans doute les premiers éléments du langage que rencontre le bébé (et ce dans beaucoup de langues) lorsque ses parents s'adressent à lui. Leur communication se situe vraisemblablement à un niveau épilinguistique.

Pour ce colloque, nous nous proposons de réfléchir sur la place qu'occupent les onomatopées dans la langue, mais surtout dans la représentation de la langue que se forgent les Japonais, et sur la difficulté de traduire cette représentation. Nous nous appuyerons sur une mini-vidéo dans laquelle deux Japonaises expliquent à une Française ce qu'est l'onomatopée en japonais.

Références

CULIOLI A. (1990) : *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 1, Ophrys

– (1999) : *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 2, Ophrys

HAMANO Shoko (2014) : *Nihongo no onomatope – onshôchô to kôzô*, Ed. Kuroshio

KADOOKA Ken-ichi (2007) : *Nihongo onomatope goi ni okeru keitaiteki-oniteki taikesei ni tsuite*, Ed. Kuroshio

ONO Masahiro (2007) : *Nihongo onomatope jiten*, Shogakkan

VIGERIE Patricia (2017) : *Le pourquoi et le comment des onomatopées*, Larousse

La plastique verbale. Sur l'épilinguistique en tant qu'activité du sujet qui s'entend parler

Francesco La Mantia,

Università degli Studi di Palermo

L'activité épilinguistique a été définie par Antoine Culioli comme «activité métalinguistique non consciente» (cfr. Culioli 1999: 19). Cette définition a représenté un véritable point de départ pour toute une série des réflexions conduites dans les domaines d'analyse les plus divers. Elle a inspiré notamment des recherches menées dans le cadre de l'enquête psycholinguistique (cfr. Gombert 1996; Bronckart, Kail, Nizet 2015), de l'épistémologie des savoirs linguistiques (cfr. Auroux 1989) et des pratiques sémiotiques (Fontanille 2004; 2015). Il s'agit donc d'une notion qui possède de nombreuses facettes et un très riche potentiel heuristique. Et pourtant, l'activité épilinguistique ainsi définie a été aussi source de difficultés sur le plan plus proprement philosophique. Cette notion apparaît un cas exemplaire de contradiction dans les termes (cf. Auroux 1998; Lo Piparo 1998), étant entendu que l'activité métalinguistique est par définition consciente. Questionné sur ce point, Culioli a semblé disposé à en reconnaître le caractère problématique. En particulier, il semble avoir reconnu – avec une pointe d'embarras – qu'elle puisse paraître quelque peu hardie. Il est ainsi de l'association entre le verbe *réfléchir* (qui accompagne souvent, dans la définition culiolienne, le syntagme *activité métalinguistique*) et les expressions *non consciente* ou *pas tout à fait consciente*. Cet embarras affleure nettement dans certains passages de Culioli et Normand (2005: 110):

CULIOLI : (...) Avec l'épilinguistique (...) vous réfléchissez sur des représentations que vous utilisez, sans avoir du tout conscience (...). NORMAND : Mais vous me dites : « vous réfléchissez » ; alors, ça devient une opération consciente ? CULIOLI : Parce que « réfléchir » est interprété comme une opération consciente ; alors trouvons un verbe – mais il n'y en a pas ! – qui indique que ça tourne dans notre tête.¹

¹ C'est nous qui soulignons.

Plus loin, l'embarras cède la place à la prudence. Culioli opte alors pour la solution de compromis que lui suggère Normand et accepte d'employer le terme *épilinguistique* pour désigner une activité cognitive générique (« ce qui tourne dans notre tête »), qu'il incombe au linguiste de décrire sur le plan métalinguistique : « NORMAND : C'est à dire que ce qui tourne, c'est précisément ces opérations que vous cherchez à *formuler* [...] par du *méta-* ? CULIOLI : Voilà »².

Notre exposé aura pour but de montrer que la solution adoptée par Culioli et Normand (2005) est à son tour problématique dans la mesure où elle risque de réduire l'activité épilinguistique à une sorte de réalité cognitive inaccessible. Pour éviter ce risque, on se réclamera d'une approche définitoire à l'activité épilinguistique qui remonte à une période plus ancienne de la démarche culiolienne. Cette approche, qui n'est pas, bien entendu, en conflit avec la perspective de Culioli et Normand (2005), a toutefois le mérite d'ancrer l'activité épilinguistique à une pratique tout à fait accessible: la production de gloses qui «forment une bonne partie de notre discours quotidien».³ Vue sous ce point de vue, l'activité épilinguistique – loin de se réduire à une réalité *intracrânienne* – se configure comme un processus «qui laisse de *traces* ou *marques* dans l'activité langagière».⁴ À ce propos, l'analyse se concentrera sur un type particulier de gloses: celles qui affleurent dans le dire du locuteur et qui portent sur ce dire. «Gloses de spécification du sens», selon une heureuse expression de Julia (2001), elles seront interrogées en tant que *traces* de l'auto-réception sous-jacente à toute énonciation. En effet, comme on le montrera au cours de l'exposé, c'est parce-que le locuteur peut s'entendre parler (cfr. Coursil 2001; 2015) qu'il peut gloser son propre dire, ou mieux qu'il peut parler *de ses propres mots*. L'analyse de ce phénomène nous permettra, d'un côté, de revenir sur la définition d'activité épilinguistique, de l'autre, de rapprocher le domaine de l'épilinguistique, ou, du moins, un sous-domaine de cette activité, aux phénomènes de *modalisation autonymique* (cfr. Authier-Revuz 2003; 2008). En d'autres termes, l'auto-réception du locuteur ainsi examinée nous permettra de développer notre exposé sur trois points: 1) tenter une reformulation *partielle* de la notion d'activité épilinguistique comme exercice *immédiat* et *non prémédité* d'une parole qui revienne sur elle-même; 2) interroger cet exercice par rapport au «*dire sur le dire*», ou *dédoublement énonciatif*, typique de la modalisation autonymique; 3) montrer que les caractères d'*immédiateté* et *non préméditation* des gloses de spécification ne sont pas du type «tout-ou-rien», mais, au contraire, toujours susceptibles de degrés. Ce dernier point, c'est à dire la *gradualité* du caractère non prémédité des gloses de spécification, nous permettra de sauver l'association entre le verbe *réfléchir* et les expressions *non consciente* ou *pas tout à fait consciente* qui caractérise la définition culiolienne d'activité épilinguistique. Bien évidemment, il s'agira de développer tout cela sous un angle visuel particulier, celui du sujet qui, s'entendant parler, est en mesure de revenir sur ses propres mots, ou, en reprenant une célèbre expression de Mondrian, de faire de son activité de langage une «plastique verbale».

Bibliographie

AUROUX Sylvain 1989 « Le langage et la science : une visée historique », in M.-J. Reichler-Béguelin (dir.), *Perspectives méthodologiques et épistémologiques dans les sciences du langage*, Berne, Peter Lang : 51-68.

² Cfr. Culioli et Normand (2005 : 110). Souligné dans le texte. Mais cfr. aussi Ducard 2018 p. 69 n. 46.

³ Cfr. Culioli 1999 p. 74.

⁴ Cfr. Canut 2000 p. 73.

- 1998 *Scrittura e grammatizzazione. Introduzione alla storia delle scienze del linguaggio*, Novecento, Palermo [tr. di *La révolution technologique de la grammatisation*, Mardaga, Paris).
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline 2003 *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non coïncidences du dire*, Lambert-Lucas, Limoges.
- AUTHIER REVUZ Jacqueline et alii (éditeurs) 2008 *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle, Paris.
- BRONCKART Jean-Paul, Michèle KAIL, NIZET Georges 2015 *Psycholinguistique de l'enfant. Recherches sur l'acquisition du langage*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris.
- CANUT Cécile 2000 *Subjectivité, imaginaires et fantasmes des langues: la mise en discours "épilinguistique"*, in «Langage et société», 93, pp. 71-97.
- COURSIL Jacques 2001 *La fonction muette du langage: Essai de linguistique générale contemporaine*, Ibis Rouge, La Martinique;
- 2015 *Valeurs pures. Le paradigme sémiotique de Ferdinand de Saussure*, Lambert-Lucas, Limoge.
- CULIOLI Antoine 1999 *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de réperage*, Tome II, Ophrys, Paris.
- CULIOLI Antoine & NORMAND Claudine 2005 *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Ophrys, Paris.
- DUCARD Dominique 2018 *Ce «miroitement en dessous du texte»*, in Sandrine Bédouret-Larraburu et Christine Copy (éditeurs) *L'épilinguistique sous le voile littéraire. Antoine Culioli et la TO(P)E*, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 57-72.
- FONTANILLE Jacques 2004 *Corps et sens*, PUF, Paris.
- 2015 *Pratiques sémiotiques*, PUF, Paris.
- GOMBERT Jean-Emile 1996 «Activité et représentations métalinguistiques dans les acquisitions des langues», in *Acquisition et interaction en langue étrangère*, 8, pp. 41-55.
- JULIA Catherine 2001 *Fixer le sens? La sémantique spontanée de gloses de spécification du sens*, Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle, Paris.
- LO PIPARO Franco 1998 «La storia dei saperi linguistici: Kuhn o Tocqueville?», in S. Auroux, *Scrittura e grammatizzazione. Introduzione alla storia delle scienze del linguaggio*, Novecento, Palermo [tr. di *La révolution technologique de la grammatisation*, Mardaga, Paris).
- MONDRIAN, Piet 2008 *Il neoplasticismo*, Abscondita Editore, Milano [tr. di *Neue Gestaltung: Neoplastizismus*, München, 1925)